

De l'esprit d'entreprendre : les Mosellans et l'industrialisation du canton de Raon-l'Étape

Line SKORKA

Au début du ^{xix}^e siècle, la France connaît un nouvel essor économique avec les débuts de la mécanisation et une pré-industrialisation. Le canton de Raon-l'Étape, que *l'Annuaire des Vosges* de 1836 décrit ainsi « la configuration du canton est assez bizarre ; c'est une languette de terrain, d'une demi-lieue de large sur quatre lieues de long en remontant la rive gauche de la Plaine, rivière encaissée entre deux chaînons de montagnes qui partent à l'Ouest du Donon, cette languette se termine par un renflement arrondi qui se développe sur la rive gauche de la Meurthe », bénéficie de richesses naturelles, en particulier l'eau et le bois. Le flottage du bois a fait la fortune de Raon-l'Étape depuis le Moyen Âge. Le flottage a conduit les floteurs raonnais, appelés *Oualous*¹ jusqu'à Trèves.

Toutes les contrées de la Basse-Moselle connaissent la « porte des Vosges » et il n'est donc pas étonnant que des esprits entreprenants, issus de ces régions, soient venus s'installer dans le canton de Raon-l'Étape. Pourtant le changement le plus important est apporté par un homme venu du pays d'Albe, qui a installé une papeterie moderne à Étival. À sa suite, deux autres papeteries sont fondées sur la Basse-Meurthe. L'industrie papetière supplante le commerce du bois.

Les précurseurs

Nous n'étudierons que deux exemples, ceux de Jacques Marx à Allarmont et de Nicolas Eustache Letixerant à Vexaincourt. Mais d'autres personnes

1. GUATELLI (Olivier), *Raon-l'Étape, le flottage du bois et les « Oualous » (1830-1899)*, Raon-l'Étape : Kruch éditeur, 1991. FERBER (Frédéric), « Le bois et les floteurs vosgiens à Metz à la fin du Moyen Âge », dans les actes des Journées d'études vosgiennes, *Eau, flottage et industries à Raon-l'Étape*, Fédération des Sociétés savantes vosgiennes et Société Philomatique des Vosges, 16-18 octobre 2009, p. 187-201.

viennent de Moselle comme Nicolas Simon, marchand tanneur de Morhange, qui achète en 1814 la ferme de Clairefontaine à Étival².

Jacques Marx (1778-1854) et la papeterie d'Allarmont

Le 20 brumaire an VII (10 novembre 1798), était célébré à Allarmont, alors chef-lieu de canton, le mariage de Jacob Marx, négociant, né et domicilié à Sarleuben³, canton de Pfalzel (département de Sarre), lui-même fils d'un négociant, avec Marie-Anne Marlier, fille de Dominique Marlier, négociant, âgé de 60 ans et habitant à Allarmont. Il s'agit d'une alliance entre marchands de bois.



Tombe de Jacques Marx à Allarmont.
Photographie Line Skorka.

Le père de la mariée, Dominique Marlier, ancien lieutenant du maire d'Allarmont, dépendant de la principauté de Salm avant 1793, puis maire d'Allarmont jusqu'en 1807, meurt à 75 ans le 4 février 1814.

Le couple (Jacques Marx – Marie Anne Marlier) a trois enfants :

- Marie Anne, née le 15 nivôse an VIII, épouse de Louis Joseph Athanase Hamelin, avocat à Lunéville.

- Dominique, né le 24 fructidor an IX. Il meurt célibataire à 86 ans le 15 octobre 1887.

- Jean Michel, né le 15 pluviôse an XI (décédé le 30 novembre 1872 à 70 ans). Sa femme Marie Julie Ferry, fille d'un notaire de Lunéville, est morte à Allarmont le 4 mars 1880 à 73 ans. Leur fils unique, Jules Marx, est décédé à Papeete le 17 août 1852, alors qu'il y était caporal d'infanterie.

2. Acte du 19 août 1814 passé devant maître Fleurant, notaire à Saint-Dié, Archives départementales des Vosges (Arch. dép. Vosges), 5 E 52/104. Il y installe une tuilerie.
3. Les registres ont été recopiés sur les doubles du greffe, après la destruction des originaux lors de la première guerre mondiale ; l'orthographe des noms de lieux est donc aléatoire. Le département français de la Sarre venait d'être constitué (1798) avec pour chef-lieu Trèves.

Jacques Marx, veuf en 1817, ne se remarie pas et meurt le 6 décembre 1854 à l'âge de 76 ans⁴. Il a travaillé dans le commerce du bois avec son beau-père, auquel il a succédé à la tête de la commune d'Allarmont. Il en a même été maire de 1808 à 1837⁵. Sous son mandat, a été construite la nouvelle église paroissiale d'Allarmont⁶.

Mais il a aussi créé une papeterie à Allarmont. Une ordonnance du 26 juillet 1826⁷ autorise en effet Jacques Marx d'Allarmont à construire un moulin à piler le chiffon sur une dérivation des eaux de la Plaine, à l'emplacement de l'ancien moulin de Bionville (en Meurthe-et-Moselle, en face d'Allarmont). Le directeur de la papeterie, en 1827, est le fils de Jacques Marx, Jean Michel⁸. En 1833, la papeterie d'Allarmont fonctionne avec deux cuves et emploie 30 ouvriers⁹; les chiffons viennent des Vosges, de la Meurthe et du Bas-Rhin. Elle produit 6 000 rames de papier annuellement, avec un filigrane « à la coquille ». La production est vendue dans les Vosges, la Meurthe, jusqu'à la banlieue parisienne. En 1836, elle a 40 ouvriers, mais trois années plus tard elle cesse ses activités. Cette papeterie, qui fonctionnait à la mode ancienne (à la cuve et à la main), était concurrencée par la mécanisation¹⁰. Le 28 janvier 1838¹¹, Jacques Marx, négociant à Allarmont, donne à bail à Pierre Laverdure, meunier à La Neuveville-lès-Raon, le moulin à eau lui appartenant à Allarmont, gardant pour son usage la chambre sous laquelle est placé le hachoir de chiffons, avec le droit de le faire mouvoir pendant 24 heures chaque mois, pour un loyer annuel de 750F. La fermeture de la papeterie n'affecte que peu les activités de la famille Marx comme en témoigne la donation-partage de Jacques Marx en faveur de ses trois enfants,

4. Dans son acte de décès, le lieu de sa naissance est orthographié différemment. Il serait né en 1778.

5. Il fait partie du collège électoral de Raon-l'Étape, qui compte 19 personnes en 1831, dont Nicolas Louis Simon, tuilier à Étival ou Charles Ligey, papetier à Étival.

6. POIRSON (René), *Simple chronique d'un village sans histoire, Allarmont en France, 1814-1837*, Bulletin de la Société Philomatique des Vosges, 99^e année, 1973, p 45-55 ; le curé d'Allarmont qualifie ainsi Jacques Marx maire de la commune « trevirensis, naturalisé français » et « une seconde providence nous a donné un libérateur dans la personne de M. Jacques Marx, premier magistrat d'Allarmont, il a su allier la prudence et la fermeté ».

7. Arch. dép. Vosges, 1005 S 42 et 44.

8. Acte de mariage de sa sœur de 1827.

9. JANOT (Jean-Marie), *Les moulins à papier de la région vosgienne*, Nancy : Berger-Levrault, 1952. L'auteur a fait quelques erreurs sur les gestionnaires de la papeterie.

10. La première papeterie vosgienne à fabriquer le papier « à la mécanique » est celle de Plainfaing en 1828.

11. Acte passé devant maître Combeau, notaire à Celles, Arch. dép. Vosges, 5 E 47/29.

faite le 4 août 1854 devant maître Ferry, notaire à Raon-l'Étape¹². Le donateur possède de nombreux biens immobiliers, notamment à Allarmont et à Bionville. L'un des lots, celui de Dominique, comporte *les ruines de l'ancienne papeterie* avec toutes ses dépendances ; dans l'acte, il est indiqué que le terrain a été acheté en 1817 et payé totalement en 1822, *c'est sur ce terrain que Jacques Marx... a construit la papeterie*.

***Nicolas Eustache Letixerant (1780-1837)
et la fabrique d'alènes de Vexaincourt***

Le 1^{er} mai 1834, s'ouvrait une exposition des produits industriels à Paris, où figurait un fabricant d'alènes de Vexaincourt. Ce fabricant, M. Letixerant, avait adressé plusieurs cartes d'échantillons d'alènes pouvant être utilisées par des selliers, des bourreliers ou des cordonniers. Un courrier à la préfecture des Vosges, daté du 8 septembre 1833¹³, accompagnant cet envoi, explique l'origine de l'entreprise. L'établissement a été fondé en 1790 par son père, géomètre de son état, à Sierck en Moselle. Mais la Révolution a enlevé à ce bon père trois de ses fils et nombre de ses ouvriers, si bien qu'il a quitté Sierck, avec son dernier fils, pour s'établir à Badonviller, où il est mort en 1805, deux mois après son arrivée¹⁴. Le rédacteur du courrier a repris la fabrication des alènes, mais comme ce travail se fait à l'aide de l'eau, il s'est établi dans la commune de Vexaincourt, d'où est originaire sa femme. L'usine emploie 25 à 30 ouvriers, tous formés par M. Letixerant. Celui-ci a amélioré par des recherches la fabrication, si bien qu'avec moins d'ouvriers, il produit plus que son père et des objets de meilleure qualité. Les ouvriers gagnent plus. L'entreprise vend 700 000 à 800 000 alènes de tous genres ; l'établissement a besoin de 3 tonnes d'acier provenant de la forge de Pont-de-Bois, appartenant à Joseph Falatieu. Sa famille a été la première à introduire cette branche de commerce en France ; auparavant, ces objets étaient importés de l'étranger (Allemagne). Lui-même a été le premier à ouvrir une telle usine dans les Vosges. Il n'est pas facile de retrouver des renseignements biographiques sur ce personnage, en raison des destructions des guerres. Seules les tables décennales apportent quelques dates : mariage le 4 mai 1814 à Vexaincourt d'Henriette Letixerant et de Jean Nicolas Odile de Raon-sur-Plaine ; décès le 8 mai 1837 de Nicolas Eustache Letixerant. Le

12. Arch. dép. Vosges, 5 E 47/38.

13. Arch. dép. Vosges, 38 M 23.

14. Jean François Thomas Letixerant est décédé à Badonviller, le 30 fructidor an XIII à l'âge de 55 ans. Il serait donc arrivé à l'été 1805 à Badonviller. Il est déclaré *aciériste, géomètre et artiste en fer*, veuf de Marie Henning et originaire de Bouzonville en Moselle. C'est son fils Nicolas, âgé de 25 ans, qui déclare le décès.

décès d'Henriette Letixerant, à l'âge de 54 ans, à Raon-l'Étape le 17 juin 1831, donne une information sur l'origine de cette dernière. Henriette est née à Grohymestrof (Moselle)¹⁵ ; elle était la fille de Jean François Thomas Letixerant et de Marie Hennegt, demeurant de leur vivant à Sierck. Même si l'orthographe des noms est légèrement différente, il s'agit bien de la sœur de Nicolas Letixerant. Ce dernier était maire de Vexaincourt en 1833, selon l'*Annuaire des Vosges*. Il s'était marié le 20 juillet 1819 à Luvigny avec Marie Anne Receveur¹⁶.

Une ordonnance du 15 août 1827¹⁷ autorise les sieurs Pierrel, Receveur et consorts (sans doute Nicolas Letixerant) à établir une fabrique d'alènes à Vexaincourt et à la mettre en mouvement au moyen des eaux qu'ils dériveront du ruisseau flottable de la Maix, par un canal latéral vers l'usine. En 1868, un récolement des ouvrages est fait alors que Victor Levêque en est propriétaire (l'usine porte encore le nom de Letixerant). Un acte notarié du 17 janvier 1853¹⁸ nous apprend que la veuve de Nicolas Letixerant, fabricant d'alènes à Vexaincourt, a donné quittance à Nicolas Guillaume, anciennement « alénier » et actuellement sagard à Luvigny, d'une somme due par décision du tribunal de Saint-Dié du 25 novembre 1837¹⁹. Marie Anne Receveur meurt à Vexaincourt le 15 février 1876 ; Nicolas Séverin Letixerant, fils aîné de notre alénier, est maire de Vexaincourt de 1878 à 1881 et de 1886 à 1904²⁰.

Ces deux exemples dans la vallée de la Plaine montrent les liens entre l'énergie fournie par l'eau et l'implantation d'entreprises préindustrielles. Ces étrangers à la région se sont parfaitement intégrés au point d'assurer les fonctions de maires des communes, où ils avaient créé leurs entreprises.

15. Peut-être Lemestroff, aujourd'hui rattachée à Oudrenne ?

16. La destruction des registres d'état civil et des doubles du greffe, que ce soit pour Luvigny ou Vexaincourt, ne permet pas d'avoir plus d'informations sur les origines des époux. Par les tables décennales, on sait qu'ils ont eu plusieurs enfants à Vexaincourt : deux jumelles Adélaïde et Marie Anne, nées le 7 mars 1823 et décédées le 9 mars ; un garçon Nicolas Séverin le 24 octobre 1825 ; une fille Marie Louise née le 2 avril 1829 qui épouse, le 10 octobre 1843 à Vexaincourt, Jean Roesler et encore un garçon Eustache Alphonse, né le 9 septembre 1832.

17. Arch. dép. Vosges, 1005 S 51.

18. Arch. dép. Vosges, 5 E 47/37.

19. Les archives du tribunal de Saint-Dié ont été totalement détruites en 1944. On peut supposer qu'il s'agit du règlement des affaires à la mort de Nicolas Eustache Letixerant.

20. Il meurt le 20 mars 1913 à Vexaincourt, célibataire (Mairie de Vexaincourt).

Jean-Baptiste Bichelberger et la fondation des Papeteries de Clairefontaine

Le parcours qui a conduit Jean-Baptiste Bichelberger²¹ à la création des Papeteries de Clairefontaine est plus complexe. En effet, qui aurait pu imaginer à Sarralbe, que le fils de Jean Bichelberger, d'une lignée de bouchers, deviendrait entrepreneur dans la fabrication du papier ? Mais sa famille avait des liens avec Sarreguemines, où le commerce du bois avait créé des fortunes.

De Sarralbe à Nancy

Jean-Baptiste Bichelberger naquit le 21 février 1821. Son père, Jean Bichelberger, avait épousé en 1817 une jeune veuve de 7 ans son aînée. Ce père meurt le 23 mars 1837, alors que son fils n'avait que 16 ans. Ce dernier décide de quitter Sarralbe pour gagner sa vie. On le retrouve travaillant à la papeterie de Plainfaing, la première à avoir été mécanisée dans les Vosges²². Sa date d'arrivée est inconnue, mais comme il a employé ensuite, à Clairefontaine, Achille Voirin, qui était directeur à Plainfaing de 1829 au 1^{er} juillet 1838, on peut raisonnablement penser qu'il est entré à la papeterie avant juin 1838. Sa formation professionnelle, à Plainfaing, va être très sérieuse. Sous la direction de Charles Bécoulet²³, il devient le voyageur de commerce de la papeterie et noue des contacts. Mais la papeterie de Plainfaing est victime de son innovation ; les machines coûtent très cher et les finances de la société ne sont pas suffisantes de sorte qu'en 1846, Jean-Baptiste Bichelberger quitte Plainfaing et s'installe à Nancy. Il a formé avec Charles Bécoulet une société de commerce en gros d'articles de papier *Bichelberger et Bécoulet*²⁴.

21. Sur la création de la papeterie de Clairefontaine, voir : SKORKA (Line), THIERY (Daniel), « Jean-Baptiste Bichelberger et la fondation des Papeteries de Clairefontaine », Actes des Journées d'études vosgiennes à Raon-l'Étape, ouvrage déjà cité, p. 155-170.

22. Une autorisation avait été accordée le 30 janvier 1828 à MM. Richard et Petitdidier pour créer une papeterie mécanisée à Plainfaing. Arch. dép. Vosges, 5 M.

23. Charles Bécoulet, fils d'un notaire de Saône-et-Loire, a eu aussi un parcours original. Il a quitté très jeune la maison familiale, est venu apprendre le métier de fabricant de papier chez son oncle à la papeterie d'Arcier dans le Doubs. Lorsque celle-ci a connu des problèmes, il est parti à Plainfaing pour prendre la direction de l'usine en 1839 (à 25 ans).

24. *L'Annuaire du département de la Meurthe* de 1847 précise qu'il s'agit de papiers à la cuve et à la mécanique et une année plus tard mentionne qu'ils sont produits par la papeterie d'Arcier. Archives municipales de Nancy (Arch. mun. Nancy), BA 7237.

Il restait à comprendre pourquoi Jean-Baptiste Bichelberger est venu à Étival. Les registres de population de la ville de Nancy, conservés aux Archives municipales²⁵, apportent quelques indications. De 1846 à 1856 (dates de son séjour à Nancy), Jean-Baptiste Bichelberger a déménagé plusieurs fois, toujours dans la rue Saint-Dizier au bout de la rue, non loin de la porte Saint-Nicolas qui ouvre sur la route de Strasbourg, au n° 127 puis au 108, de nouveau au n° 127 puis au n° 114, dans des immeubles bourgeois, où il est locataire. Il s'est marié le 12 octobre 1846 à Malzéville avec la fille d'un propriétaire rentier, Pierre Antoine Gabriel. De cette union naissent à Nancy trois enfants : un garçon et deux filles. Il rencontre au n° 127 rue Saint-Dizier une autre locataire du même immeuble, Virginie Falatieu, épouse de Jean-Baptiste Alexandre Villatte de Maron, née à Étival, le 10 nivôse an III, alors que son père Joseph Falatieu s'était porté acquéreur de l'ensemble des bâtiments monastiques d'Étival et de la petite papeterie²⁶. De plus, à la fin de 1847, la famille Bécoulet qui était repartie à Arcier pour produire du papier, revient à Nancy, ce qui signifie aussi la fin de l'approvisionnement de la maison de commerce *Bichelberger et Bécoulet* par la papeterie d'Arcier. Les deux associés cherchent donc de nouvelles sources d'approvisionnement. Charles Bécoulet part en Angoumois avec sa famille pour prendre la direction de la papeterie du Petit-Marchais. Jean-Baptiste Bichelberger²⁷ prend à bail le 12 février 1850 par contrat devant M^e Michel, notaire à Nancy²⁸, la papeterie d'Étival appartenant à Charles François Antoine Alfred de Rozières. Sous la rubrique « fabriques et dépôts de papier »,



Portrait en pied de Jean-Baptiste Bichelberger. Collection particulière.

25. Arch. mun. Nancy, 1 F 371, 393, 404, 444, 460, 493 et 508.

26. Voir *Les Cahiers du Ban* n° 2 « Étival et le papier » édités par *Les Amis du Ban d'Étival* en 2011.

27. Il avait obtenu une patente de papetier en gros de M. Marchant, cette patente a été enregistrée à la mairie de Nancy le 15 janvier 1849, selon le bail de la papeterie d'Étival.

28. Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, 16 E 225/1.

l'Annuaire du département de la Meurthe de 1852 signale donc à Nancy Bichelberger, fabrique à Étival (Vosges), dépôt spécial de papier de la fabrique du Petit-Marchais près d'Angoulême et magasin de papiers de toutes qualités, 127 rue Saint-Dizier²⁹. Le rôle joué par maître Jean Charles Stanislas Michel, notaire à Nancy, qui fait connaître à Jean-Baptiste Bichelberger des financiers comme Adolphe Favier, ou des notables nancéens comme la famille Noël³⁰, est indéniable. Deux autres détails peuvent aussi induire un lien entre Jean-Baptiste Bichelberger et Étival. Son bailleur, Alfred de Rozières, époux de Joséphine d'Hausen, de Sarreguemines³¹, s'était installé à Étival après avoir hérité de la papeterie d'Étival. Celle-ci étant menacée de faillite, il s'était résolu à l'arrêter et, dans une correspondance adressée à Ponel et Guichard de Nancy, il propose son stock de chiffons en 1847. Il préférerait investir dans la terre, plutôt que dans l'entreprise. Jean-Baptiste Bichelberger a-t-il fait connaissance d'Alfred de Rozières par son notaire, par ses relations ou par sa recherche d'une fabrique de papier ?

La création de la papeterie de Clairefontaine

L'arrivée de Jean-Baptiste Bichelberger à Étival a transformé complètement la fabrication du papier et a aussi confirmé la vocation du lieu³². Il a en effet été, sans le vouloir, celui qui a permis la transmission d'une tradition papetière. Il a d'abord essayé de mécaniser la fabrication du papier dans les locaux de l'ancienne papeterie des moines. Équipée d'une nouvelle chaudière à vapeur et de trois cylindres sécheurs, la papeterie redémarre sa production. Jean-Baptiste Bichelberger, qui habitait encore à Nancy, achète une maison à Étival pour mieux suivre le fonctionnement de l'entreprise qu'il dirige. Il s'aperçoit que l'eau de la Valdange, si elle est suffisamment pure pour fournir du papier de qualité, a malheureusement un débit irrégulier et insuffisant pour agrandir l'outil de production. Or, il avait remarqué en se rendant à la papeterie un barrage sur la Meurthe, près du pont de la Fosse, qui faisait fonctionner une scierie. Cet endroit lui semblait plus prometteur.

Il élabore donc un vaste projet de création d'une nouvelle papeterie à construire sur des terrains vierges de toute construction, correspondant à ses ambitions. Le 30 avril 1855, il écrit au préfet des Vosges en exposant son projet

29. Arch. mun. Nancy, BA 7238/4.

30. Olivier Vincienne a consacré deux articles dans *Le Pays lorrain*, 1982, respectivement p. 59-64 et p. 185-188 au colonel Augustin Noël, maire de Nancy. Celui-ci mourut à Nancy le 23 septembre 1853.

31. La sœur de Jean-Baptiste Bichelberger avait épousé, en 1843, Jean Georges Fistié, hôtelier à Sarreguemines.

32. Voir *Les Cahiers du Ban* n° 2, publication des *Amis du Ban d'Étival*, consacrée à l'histoire du papier à Étival.

de création d'une papeterie³³ : « Le soussigné a l'honneur d'exposer que, désirant construire une papeterie à Étival, alimentée par les eaux de la Meurthe faisant mouvoir la scierie du pont de la Fosse, son intention est de placer la papeterie entre la Meurthe et la route impériale n° 59 en aval du chemin de grande communication n° 23 allant de cette route à Étival... ». Il avait soigneusement préparé avec son notaire l'investissement financier. Une société Bichelberger et Cie avait été créée le 22 janvier 1855³⁴ pour réunir l'argent nécessaire à l'acquisition de biens fonciers à Étival. Le conseil de surveillance de la papeterie de Clairefontaine, dans sa séance du 20 mars 1858³⁵, loue la discrétion et l'habileté du gérant dans ces transactions.

Jean-Baptiste Bichelberger prend alors la décision de s'installer à Étival ; il fait faire des travaux dans la maison, achetée en 1853, dominant la petite papeterie (qu'il appelle la papeterie d'Étival par opposition à celle de Clairefontaine) et la maison d'Alfred de Rozières. Toute la famille Bichelberger quitte définitivement Nancy à la fin de 1856. Il obtient l'autorisation d'établir une papeterie le 17 octobre 1857 avec le paiement de 800F de redevance annuelle pour le droit d'eau. Il lui reste à constituer sa société. La société industrielle et commerciale en nom collectif et en commandite connue comme *Papeteries de Clairefontaine* est créée par acte du 3 mars 1858, toujours devant maître Michel à Nancy. Instruit par la faillite de Plainfaing, Jean-Baptiste Bichelberger a soigneusement choisi ses actionnaires ; Bichelberger et sa famille (avec celle de sa femme) possèdent 107 actions, ses amis de Plainfaing (17 actions) et de Nancy (76 actions) totalisent 93 actions. Deux tiers des 300 actions sont dans des mains sûres. Le dernier tiers est plus dispersé : le groupe de « Baccarat » lié aux Cristalleries (23 actions), un agent général des compagnies de chemin de fer pour le transport de la guerre et des finances (13 actions), des personnes de Saint-Dié, etc. Le gérant de la nouvelle entreprise peut construire son usine et l'équiper de nouvelles machines. Les travaux débutent dès 1858 ; l'arrêté du 7 janvier 1860 donne l'autorisation à la société de faire usage, dans la papeterie de Clairefontaine, de 4 chaudières à vapeur, de 2 machines à vapeur d'une puissance de 55 chevaux chacune, de 8 lessiveurs, de 2 machines propres à sécher le papier, de 2 récipients de vapeur dits appareils à colle, de 20 cylindres, d'un système de chauffage

33. Archives communales d'Étival, copie faite par Claude Charles Ligey, maire d'Étival, sous-série 3 O.

34. Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, 16 E 235/1. Le traité d'association ne mentionne pas les noms des associés, mais dans la liste des actionnaires, Adolphe Favier et Charles François Augustin Noël ont un nombre d'actions correspondant à leur apport dans cette première société.

35. Archives des Papeteries de Clairefontaine. Le conseil de surveillance indique qu'il a acheté les terrains à des prix très raisonnables.

à vapeur pour les salles... Il prévoit aussi des logements pour les ouvriers³⁶, qu'il est obligé de faire venir à Étival.

Le développement de la papeterie

Soucieux à la fois de l'approvisionnement en matières premières de son usine et de la commercialisation de la production, Jean-Baptiste Bichelberger a vite compris l'atout que représentait le chemin de fer, ne serait-ce que parce qu'il allait concurrencer le flottage sur la Meurthe. Dès 1861, il cède des terrains à titre gratuit pour l'établissement du chemin de fer entre Lunéville et Saint-Dié. Il achète et fait acheter des actions de la Compagnie des chemins de fer de l'Est ; il obtient, en janvier 1865³⁷, d'avoir une voie de raccordement, destinée à relier la papeterie de Clairefontaine à la station d'Étival, qui venait d'être inaugurée quelques mois auparavant. Son passé de voyageur de commerce lui fait également comprendre qu'il faut des débouchés à la production et éviter les stocks. Il ouvre, en 1862, une maison à Paris qui comprend un bureau (1, place de l'École) et des magasins derrière la gare de l'Est, loués pour un prix modéré à la Compagnie des chemins de fer de l'Est. En novembre 1862, il peut annoncer au conseil de surveillance que les ventes d'octobre ont dépassé le montant des papiers fabriqués. Il ne veut faire qu'une production de qualité, pour satisfaire ses clients. Il se préoccupe d'avoir une alimentation supplémentaire en eau claire, en toutes saisons (arrêté préfectoral du 30 mars 1865). Enfin il réfléchit sur la matière première nécessaire à la fabrication du papier³⁸. La guerre d'Amérique (guerre de Sécession) a affecté le ravitaillement en coton, donc les chiffons se font plus chers. Il envisage d'abord de produire de la pâte à papier avec de la paille. Puis il achète une scierie en 1865 et fait les premiers essais de pâte de bois, obtenue après dégradation du bois de sapin. Mais ce n'est qu'en 1872 qu'il obtient du conseil de surveillance l'autorisation de construire une usine de pâte à papier à base de bois, achevée en 1876. Il meurt à Paris le 22 février 1877 à 11 heures, dans ses bureaux place de l'École³⁹ ; il avait 56 ans. Il est enterré à Étival. Il avait consacré toute son énergie aux Papeteries de Clairefontaine et n'avait pas brigué des postes politiques. Les Papeteries de Clairefontaine ont eu un essor continu jusqu'en 1914 ; elles employaient alors près de 1 200 ouvriers.

36. Pour plus de détails, voir *Les Cahiers du Ban* n°2.

37. Archives communales d'Étival, sous-série 2 O.

38. Voir TISSERAND (Éric), « Mutations techniques et développement industriel : les papeteries du bassin de la Meurthe (1828-1914) », Actes des Journées d'études vosgiennes de Raon-l'Étape, ouvrage déjà cité, p. 129-154.

39. Acte de décès enregistré à Étival, le 10 mars 1877.

Les Papeteries des Châtelles et de La Neuveville

La création de papeteries, à la fin du XIX^e siècle, le long de la Meurthe en aval d'Étival, peut être vue comme un concours de circonstances, mais une observation plus fine montre qu'elle est pour partie la conséquence de la fondation par Jean-Baptiste Bichelberger des Papeteries de Clairefontaine. Chronologiquement, après celles-ci, ce sont d'abord les Papeteries des Châtelles (1875-1878), et quelques années plus tard, celles de La Neuveville (1880). Cet ordre respecte aussi le cours de la rivière.

Louis Geisler et les Châtelles

Le fondateur de la papeterie des Châtelles est un Messin. Il a d'ailleurs été élu membre correspondant de l'Académie de Metz, le 21 octobre 1909. Son fils Jean Geisler (1883-1937)⁴⁰ a également fait partie de l'Académie de Metz, dont il a été membre associé. Dans le bref rapport présentant sa candidature, il est rappelé que son grand-père était Messin et que lui-même avait travaillé « dans les usines fondées par son père, où il dirigea jusqu'en 1913 les imprimeries et ateliers de gravure et photographie ».

Louis Gabriel Geisler est né le 8 juin 1852. Il est le fils de Louis Jean-Baptiste Nicolas Geisler (1822-1894), un négociant de Metz, qui s'est enrichi dans le commerce du bois, et de Joséphine Geisler (1820-1872)⁴¹. Louis Geisler père ne s'est pas contenté de passer des marchés avec des fournisseurs de bois, il a acheté aussi des forêts en Alsace, près de Val-et-Châtillon (Meurthe) et dans les Vosges (forêt de Beauregard à Raon). Il voulait également débiter le bois et pour ce faire, il avait acquis des scieries. C'est ainsi que Julien Albin Geisler, son beau-frère, apparaît dans un acte notarié du 23 juillet 1858, passé devant le notaire de Raon-l'Étape⁴², pour faire enregistrer une autorisation de construire une scierie à Raon-l'Étape. Louis Geisler père a fait aussi une demande d'autorisation de construire une scierie à débiter le bois à Ban-sur-Meurthe, près du défilé de Straiture, immédiatement en aval de la scierie domaniale en 1862⁴³. Le marchand de bois, Louis Geisler, avait donc sa propre succursale à Raon-l'Étape, dirigée par son beau-frère Julien Albin Geisler, qui permettait, grâce au flottage, un approvisionnement régulier de l'entreprise

40. Propriétaire du domaine de Poncillon par Courcelles-sur-Nied, maire de Sorbey, chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de la Croix de guerre et de la Médaille coloniale.

41. Ses parents étaient cousins germains. Ils s'étaient mariés à Metz le 18 avril 1844. Louis Geisler avait dû faire son apprentissage professionnel chez son oncle.

42. Arch. dép. Vosges, 5 E 47/41.

43. L'autorisation lui est accordée le 17 octobre 1862, Arch. dép. Vosges, 1005 S 15.



■ Louis Geisler et les cadres de son entreprise, vers 1875. Collection particulière.

familiale à Metz⁴⁴. La guerre de 1870 marque un coup d'arrêt, avec l'annexion de Metz au *Reich* allemand. Louis Geisler, qui a perdu son beau-frère en 1869⁴⁵ et sa femme en 1872, opte alors pour la France⁴⁶ et s'installe définitivement à La Neuveville-lès-Raon.

Son fils, Louis Gabriel, va s'intéresser à la transformation du bois en pâte à papier⁴⁷. Il existait en 1870, une râperie de bois aux Châtelles, commune

44. GUATELLI (Olivier), *Le flottage du bois et les « Oualous » (1830-1899)*, ouvrage déjà cité, p. 24.

45. Julien Jean-Baptiste Albin Geisler est décédé le 5 janvier 1869 à Metz. Sa fille unique Clémentine Félicie Marie Pauline épouse, en avril 1879 à Raon-l'Étape, Louis de Lochner, garde général des forêts à Noyon ; le contrat de mariage est passé devant maître Cosson, notaire à Raon-l'Étape le 7 avril 1879 (Arch. dép. Vosges, 5 E 47/59). La future apportait en dot 200 000 F en mobilier et 380 000 F en immobilier, ce qui donne une idée de la fortune des marchands de bois.

46. Comme Jean-Baptiste Bichelberger, qui n'avait jamais rompu les contacts avec sa région natale.

47. Éric Tisserand, dans l'article cité à la note 9, a fort bien expliqué le rôle novateur des papeteries de la région de Raon-l'Étape dans cette seconde révolution technique, qui a remplacé le chiffon par le bois comme matière première.

d'Étival. Elle avait été mise en place en 1868 par Émile Christophe pour le compte d'Henri Édouard Krafft, ingénieur vivant à Strasbourg⁴⁸. On sait peu de choses à son sujet, sinon qu'il fait partie des actionnaires des Papeteries de Clairefontaine. Il a acheté la propriété des Châtelles à Jean-Baptiste Boura en 1855⁴⁹ pour 31 000 F. Il la revend donc à Louis Geisler fils et Émile Christophe le 1^{er} octobre 1875⁵⁰ pour 70 000 F (56 000 marks), parce qu'il est installé à Strasbourg de l'autre côté de la frontière. Émile Christophe avait construit sur le canal de dérivation, qui servait originellement à l'irrigation, une usine destinée à faire de la pâte à papier pour les papeteries. Le rachat de la propriété des Châtelles par Émile Christophe et Louis Geisler fils s'inscrit dans la perspective d'exploiter le bois pour fournir de la matière première à leur propre papeterie (pâte mécanique). En 1878, Émile Christophe cède ses parts dans la société, créée sous seing privé le 25 septembre 1875, à Louis Geisler. Mais auparavant il avait négocié avec l'administration l'autorisation de réaliser un nouveau barrage sur la Meurthe ainsi que l'élargissement du canal d'amenée. Le décret du 4 mai 1879 fixe les modalités d'utilisation de ce nouveau barrage. La concurrence entre Jean-Baptiste Bichelberger, qui avait construit en 1876 sa propre râperie de bois, et Louis Geisler fils, héritier d'un marchand de bois, pousse ce dernier à construire sa propre papeterie et à y adjoindre une imprimerie. Les statistiques industrielles⁵¹ montrent bien l'essor des Châtelles à la fin du XIX^e siècle. En 1886, les Châtelles c'est-à-dire la papeterie et l'usine de pâte à papier, emploient 102 ouvriers (Clairefontaine a 452 ouvriers) ; dix ans plus tard les Châtelles comprennent une papeterie, une usine de pâte à papier, une imprimerie et un atelier de façonnage, ainsi qu'un atelier de photogravure⁵² : l'ensemble donne du travail à 326 ouvriers. Louis Geisler a sa propre librairie à Paris où il vend des livres édités aux Châtelles avec de belles illustrations. Les cahiers d'écoliers, qui sortent de ses presses, sont ornés en couverture d'images patriotiques. Les Papeteries de Clairefontaine et celles des Châtelles ne poursuivent pas les mêmes objectifs et n'ont pas la même clientèle. Clairefontaine vise d'abord la qualité du papier, les Châtelles la maîtrise de toute la chaîne, du bois à l'édition de produits finis illustrés, avec une certaine nostalgie de la perte du pays natal.

La papeterie des Châtelles s'étend sur le territoire d'Étival et de La Neuveville en face de Saint-Blaise (commune de Moyenmoutier). Louis Geisler

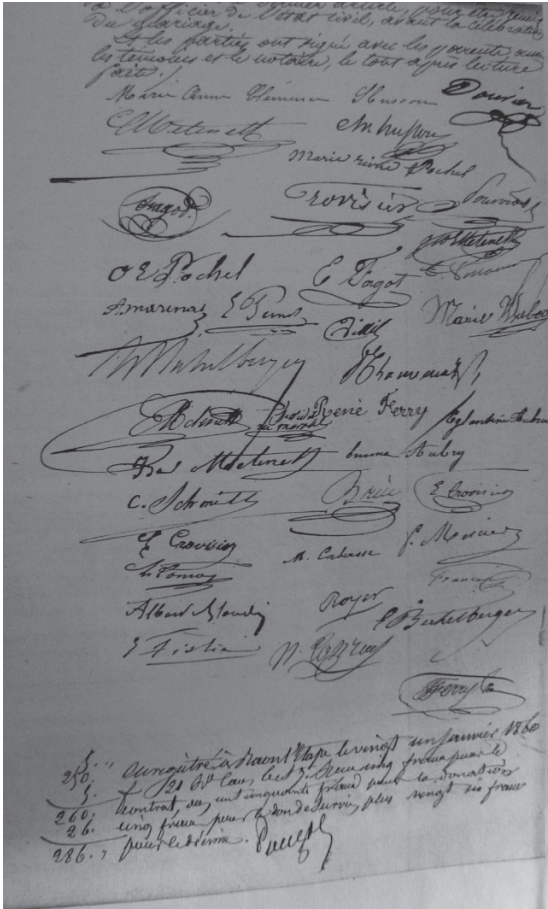
48. Arch. dép. Vosges, 131 S 1.

49. Acte du 11 août 1855 passé devant maître Sieg, notaire à Saint-Dié, acte disparu.

50. Acte passé devant maître Cosson, notaire à Raon-l'Étape, Arch. dép. Vosges, 5 E 47/54.

51. Conservées dans les Archives d'Étival.

52. Louis Geisler fils est l'inventeur d'un procédé d'impression en couleur : la trichromophotogravure.



Signatures sur le contrat de mariage de Camille Metenett, 1860. Arch. dép. Vosges, 5 E 47/42.

fait démolir les anciens bâtiments des Grande et Petite Châtelles et construit un château et des dépendances⁵³. Il s'y installe avec sa famille en 1883 et Jean Geisler, futur académicien messin, naît à Étival. Louis Gabriel Geisler meurt le 25 février 1914 à Paris⁵⁴.

Camille Metenett et la papeterie de Raon-l'Étape

La papeterie de La Neuveville est la dernière créée. Elle est située en aval du port d'emballage de Raon-l'Étape et son établissement a été facilité par le déclin du flottage du bois, qui ne cessera vraiment qu'au tout début du xx^e siècle. Jean-Baptiste Bichelberger est mort depuis trois ans et les Papeteries de Clairefontaine sont dirigées par Paul Bichelberger, son fils et Émile Champon, son gendre. C'est le moment que choisit Camille Metenett pour revenir dans les Vosges, après le décès son beau-père, Jean-Baptiste Charles François Husson, le 2 juillet 1879.

Camille Metenett (1835-1899) est le neveu de Jean-Baptiste Bichelberger⁵⁵. Sa mère Charlotte Pierron est la fille du premier mariage de Marguerite Edel, la mère de Jean-Baptiste Bichelberger. Charlotte a passé son enfance avec son

53. Voir *Les Cahiers du Ban* n°1 sur *La promenade de la Pierre d'Appel*, p. 18.

54. La déclaration de succession n'est faite que le 20 décembre 1920, Arch. dép. Vosges, 3 Q 31/58. Le total de l'actif de la succession est estimé à 2 339 608F.

55. Voir *Les Cahiers du Ban* n°2, p 46.

demi-frère, plus jeune qu'elle de 10 ans, jusqu'à son mariage avec Jean Georges Metenett, dont elle a eu quatre enfants. Camille est l'aîné ; il n'avait que 15 ans à la mort de son père. Jean-Baptiste Bichelberger l'accueille chez lui à Nancy en 1852 et lui apprend le métier de papetier. Il l'envoie à Étival pour qu'il se familiarise avec le fonctionnement d'une papeterie. Sa mère le rejoint à Étival après son deuxième veuvage (elle s'appelle désormais veuve Schmitt) avec ses trois autres enfants. Camille occupe d'abord des fonctions de comptable puis dirige la papeterie d'Étival ; il est associé aux travaux de construction de la nouvelle papeterie de Clairefontaine. Camille se marie à Raon-l'Étape, le 18 janvier 1860 avec Marie Anna Clémence Husson, fille d'un marchand du lieu. Camille Metenett quitte Étival en 1863 pour travailler à Raon-l'Étape, comme marchand quincailleur comme son beau-père⁵⁶. Il part ensuite à Anould, où il est directeur des papeteries du Souche en 1869⁵⁷. En 1879, au décès de son beau-père, il est directeur de la papeterie de Bex dans le pays de Vaud en Suisse. Mais, une année plus tard, il constitue la société Metenett et Cie, le 9 novembre 1880⁵⁸, avec pour objectif la construction d'une papeterie et son exploitation, la fabrication de pâte cellulosique et de pâte de paille ainsi que d'autres succédanés de chiffons, à La Neuveville (aujourd'hui Raon-l'Étape). Il achète des terrains sur la rive gauche de la Meurthe, depuis le barrage du port d'emballage jusqu'au confluent du ruisseau de Grandrupt et négocie avec l'administration pour aménager un canal d'amenée pour son usine⁵⁹ ; le décret du 19 mai 1882 l'autorise à utiliser la force de l'eau de la Meurthe pour son entreprise. Des dispositions sont prises pour faciliter le flottage ; il s'engage à restaurer le barrage mobile pour assurer les grandes eaux pour le flottage⁶⁰. Comme l'avait fait son oncle, il s'était assuré de plus du tiers des actions de sa société afin d'avoir des marges de manœuvre. Il marie sa fille unique Jeanne Marie, le 12 novembre 1883⁶¹, à André François Xavier Schwindenhammer, fabricant de papier à Turckheim, fils lui-même d'un fabricant de papier. Des liens étaient ainsi créés avec l'Alsace, pourtant annexée à l'Empire allemand. Camille Metenett, né à Sarrebruck, dont le père était alsacien, pouvait envisager facilement une telle alliance. À sa mort, le 16 mars 1899, à l'âge de 63 ans, c'est

56. Métier déclaré à la naissance de sa fille Marie-Louise à Raon le 18 mai 1866.

57. Il reçoit un courrier du 12 juin 1869 adressé au directeur de fabrication des papeteries du Souche ; Arch. Dép. Vosges, 1005 S 15.

58. Arch. dép. Vosges, 5 E 47/61 ; mais aussi 4 U 22/46, car les statuts des entreprises ont été déposés au greffe de la justice de paix de Raon-l'Étape.

59. Arch. dép. Vosges, 1005 S 17.

60. Celui-ci avait bien diminué ; de 1860 à 1870 : 68432 tonnes de bois étaient flottées chaque année depuis Raon, alors que pour la période 1872-1881 la moyenne annuelle était descendue à 29619 tonnes.

61. Contrat de mariage devant M^{me} Divoux, notaire à Raon-l'Étape, le 11 novembre 1883.

son gendre qui reprend la direction de l'entreprise. Celle-ci reçoit une médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris de 1900 pour la qualité de ses papiers.

Au travers de ces exemples, on peut se rendre compte de l'apport différent entre les deux périodes. Jacques Marx et Nicolas Letixerand ont essayé d'implanter de nouvelles fabriques dans la vallée de la Plaine, mais de conception encore traditionnelle ; ils se sont parfaitement intégrés au niveau local au point de devenir maires de leur commune. Jean-Baptiste Bichelberger a lui aussi essayé de redévelopper une industrie ancestrale, puis a créé de toutes pièces une nouvelle usine, donnant ainsi un essor à l'industrie papetière dans cette région, qui occupait avant la Première Guerre mondiale pas loin de 2 000 ouvriers, répartis entre les papeteries de Clairefontaine, des Châtelles et de Raon. Ces trois entreprises industrielles ont développé de véritables stratégies de développement⁶², ce qui a assuré leur longévité. Il était donc nécessaire de rappeler le parcours de leurs fondateurs, venus d'une autre partie de la Lorraine. ■

62. Comme l'explique Jean-Marie Nusse, directeur général du groupe Exacompta Clairefontaine dans un article intitulé *Papiers de famille* paru dans *Arts&MétiersMag* de février 2012, p. 24-25. Il déclare : « avoir une marque pérenne et reconnue demeure un avantage considérable à ce jour ». (information transmise par M. Villard).